

La fin de la peur?
Par Abdellah Taïa

On dort. On se réveille. Il faut se lever, manger, sortir, marcher, affronter le monde, faire des choses, avancer, créer, stagner. Chercher le sens. Tomber plusieurs fois. Continuer de rêver malgré tout. Traverser courageusement la lumière du jour. Redouter terriblement celle de la nuit qui approche vite, tellement vite. La peur a été oubliée, peut-être: la voilà qui revient pour nous dominer, nous imposer son rythme, son souffle. Ses couleurs.

C'est cela la vie. C'est cela les jours, les nuits. Et c'est cela notre cœur tourmenté qui ne cesse de paniquer. Fermer les yeux? S'abandonner? Donner sa confiance? Partir? Partir pour de vrai? Avec qui? Où? Seul encore une fois? Parler? Pour qui? Pour qui? Et pourquoi?

Nous avons tout le temps peur. Moi aussi j'ai peur. Si peur. Depuis le Maroc. Depuis Paris. A côté de l'Océan, là-bas. Au Musée du Louvre, ici. Dans quelques secondes, je ne sais qui va venir pour me prendre mon âme, tout remettre en question en moi et me poser des questions absurdes. Il faut encore et toujours se justifier, prouver que je suis du bon côté, dire, redire: Ne vous inquiétez pas, je partage vos valeurs, je suis avec vous, c'est vous qui avez raison, c'est vous qui allez gagner au final... Mais ce n'est jamais, jamais, assez.

- Tu fais le Ramadan? Tu bois du vin?... Tu crois en Dieu? Réponds...
- Oui, je crois... Je crois...
- Tu es musulman?
- Oui.
- Que fais-tu alors à Paris?
- C'est mon rêve, Paris.
- Ah, bon?!
- Oui, mon rêve.
- Ce n'est pas logique.

- Pourquoi, ce n'est pas logique?
- Tu aimes la liberté? Tu es pour la liberté? Tu es sûr que c'est cela que tu veux, la liberté?
- Oui. Sûr.
- Mais tu es musulman.
- Et alors?!
- Ce n'est pas logique...
- Je ne comprends pas.
- Tu dois choisir un camp.
- Je ne veux pas choisir.
- Tu veux rester musulman, toujours, malgré ce qui se passe à cause de...?
- Je suis musulman.
- C'est noté. J'écris: "Le sujet a bien confirmé son choix religieux: il est musulman."
- Mais pourquoi faites-vous cela? C'est cela la liberté ici, être de votre côté, uniquement de votre côté?
- Vous pouvez rentrer chez vous si vous voulez.
- Mais Paris est mon rêve. Vous comprenez... Mon rêve.
- Vous êtes sûr que vous aimez Paris? Connaissez-vous vraiment Paris?
- J'aime mon idée à moi de Paris.
- Il faut choisir. Du quel côté êtes-vous?
- Je vis à Paris.
- Réponse insatisfaisante.
- Je ne veux pas quitter Paris. Cette ville n'est pas qu'à vous... Elle est aussi pour...
- Vous pouvez disposer. On vous convoquera de nouveau la semaine prochaine.

Où aller alors, quand soudain vous vous rendez compte que vous vous êtes trompé? Où partir vivre et respirer quand, pour telle ou telle raison politique, on vous signifie que vous avez échoué, que vous n'êtes plus le bienvenu? Revenir au premier pays, le Maroc, et y subir d'autres interrogatoires, d'autres impossibilités, d'autres enfermements, d'autres petites choses?

La liberté n'a plus de goût ni de sens. De tous les côtés, je ne vois que des gens qui affirment et ré-affirment leurs frontières fondamentales, leur étroitesse, leur besoin

viscéral de faire gagner leur religion à eux même quand ils affirment sans cesse ne plus en avoir une.

Je ne sais plus où est la vérité en moi et autour de moi.

Je vis à Paris et je suis sommé de dire que je suis pour la liberté d'expression. D'accord, d'accord, si c'est cela que vous voulez, si c'est cela qui vous permettra de dormir bien tranquillement cette nuit. Vive la liberté d'expression!

Et ma mère analphabète, dans sa tombe marocaine, est-elle pour cette même définition occidentale de la liberté d'expression, tout dire, tout moquer, tout caricaturer?

Janvier 2015. Il n'y a plus personne au monde. Mon père est mort, il y a longtemps. Ma mère est morte, il y a quelques mois. Et, pour la première fois de ma vie, je sens que je n'ai plus de vraie place sur cette terre. J'ai envie de quitter le Maroc. J'ai envie de quitter la France. Mais, même dans mes rêves, il n'y a plus de lieu pour moi, à moi. Partout où j'irai il faudra s'expliquer, subir des regards froids, des jugements terribles et quotidiens. Inventer un autre "je" (le cinquième "je") que d'avance je déteste. Alors, je deviens immobile et je renoue avec mes premières amours: les vertiges et les crises de panique. La solitude de toujours. Sans faire recours aux calmants ni aux anxiolytiques. Bien au contraire: je m'allonge et j'attends, ravi, terrifié, l'arrivée des crises. Palpitations, dépersonnalisation, la tête qui tourne sans cesse. Je quitte tous les pays. Je vais loin. Loin. Je cherche une autre liberté. L'évanouissement, enfin. La mort.

Janvier 2011. C'était il y a seulement quelques jours, hier peut-être. Dans le monde arabe, une Révolution avait commencé. Je ressentais autre chose alors. De l'exaltation. L'Histoire est à nous aussi, c'est ce que disaient les jeunes Arabes, en Tunisie, en Egypte, en Syrie, au Maroc. Loin de toute influence islamiste, ils avaient osé sortir dans la rue et proclamer haut et fort: la Peur est finie. Pendant quelques mois, elle était réellement finie, cette sale Peur qui nous privait de tout. Pendant quelques mois, on y a cru. Tous. Absolument tous. Mes soeurs comme mes neveux, mes amis comme mes ennemis.

En 2011, j'étais heureux. J'avais de nouveau la foi.

Aujourd'hui, prostré, je suis heureux quand je pense à Janvier 2011 et je me dis que ce moment de grand réveil n'est pas mort. Ne peut pas mourir. C'est tout simplement impossible. IMPOSSIBLE. Nous avons réussi à sortir de toutes les définitions imposées à nous, les Arabes, quelle soient occidentales, nationalistes, islamistes, orientalistes. Nous avons enfin notre Moment Vrai, Nu, Fou, Libre. Le changement commençait enfin, grâce à nous. Notre monde ne sera plus jamais comme avant. Un souffle nouveau est là. Il nous bouscule, nous enivre, nous porte haut, fort. Nous disons tout. Nous quittons le territoire de nos parents. Nous inventons et réinventons notre vie, nos vies, le monde avec nous... La liberté d'expression, c'est cela pour moi, ce moment-là, exactement et précisément ce moment-là commencé d'abord en Tunisie en décembre 2010 et prolongé le lendemain dans d'autres pays arabes qui n'attendaient que cela: se réveiller pour de vrai, crier, crier, crier, changer le sens du monde, notre monde postcolonial où des dictateurs carnivores, soutenus par l'Occident, ne cessaient de détruire jour après jour ce qui nous restait d'âme, d'innocence, de courage .

Même consterné aujourd'hui, je ne peux pas oublier ce vent, ces images, ces voix, les gestes nouveaux des jeunes Arabes.

Le Mur est tombé.

Tout n'est pas perdu. N'est-ce pas? Il paraît que le Printemps Arabe est un échec. Vraiment? C'est déjà fini? Ce n'était qu'un rêve enfantin sans bases solides? A qui la faute?

Nous avons rêvé. Ensemble, nous avons osé rêver dans les rues, jour et nuit.

Comment trahir cela, cette communion, cet engagement amoureux et politique? Comment perdre cette mémoire encore tellement vivante?

Je ne le ferai pas. C'est pour moi une question de survie. Dormir. Se réveiller. Vivre. Dormir de nouveau. Etc. Toutes ces répétitions me sont devenues insupportables. Mes yeux voient mieux, même dans le noir, ils repèrent plus qu'avant les liens secrets, les politiques souterraines. La vérité n'est presque jamais celle qu'on croit. Ni ici ni là-bas. La liberté, c'est autre chose que ce qu'on respire à Rabat ou bien à Paris. La liberté s'exprime aujourd'hui à travers une musique inaudible, presque inaudible.

Ne nous trompons pas: c'est cette musique du coeur sincèrement révolté qu'il faudra sauvegarder, protéger. C'est pour elle qu'il faut se battre aujourd'hui, demain, après-demain.

